

Durer dans l'engagement social et ecclésial : lettre ouverte à une amie et complice



Gisèle Turcot, SBC, collabore à Antennes de paix - Montréal /Pax Christi et offre des services d'accompagnement spirituel et d'animation sur demande.

Chère amie et complice,

Me voici confrontée au défi de rendre compte de mes raisons de durer dans l'engagement social et ecclésial. Une durée qui rime avec espérance évidemment. Mais durer et endurer sont des mots si proches en français qu'un goût amer y est associé, laissant dans l'ombre l'aspiration à la joie qui s'y cache. Pour dissiper cette ambiguïté, permets-moi au début de cette lettre d'évoquer la pensée d'un philosophe contemporain.¹

« Un adulte ? C'est quelqu'un qui a appris à durer et à endurer, mais qui ne se console pas, s'il a des enfants, que ceux-là doivent l'apprendre à leur tour.

Cela ne l'empêche pas de vivre. Cela ne l'empêche pas d'aimer... d'être plus ou

moins heureux. Cela ne l'empêche pas d'exister et d'insister, de durer et de perdurer. Cela ne l'empêche pas de se battre et de continuer, même lorsqu'il ne croit plus à la victoire... On sait bien comment cela finira. Mais ce n'est pas la fin qui importe. C'est le chemin. C'est le travail à faire. C'est l'amour à donner. Le dur désir de durer, disait Éluard. »

Cette réflexion me renvoie d'abord à des témoins de chez nous qui, en fin de vie, n'ont pas jeté la serviette. Ce détour me permettra de mieux répondre à la question posée.

Pensons à Simonne Monet-Chartrand et à son infatigable militant de mari, Michel. Elle, la militante des droits et libertés, pour la cause des femmes, des autochtones, de la paix; lui, l'avocat des

Qu'avons-nous en commun, nous femmes québécoises, pour continuer à marcher d'un pas ferme vers une société humaine et solidaire ?

droits des travailleurs; tous deux liés dans la construction d'un Québec solidaire, démocratique et ouvert à d'autres peuples. Comment ont-ils fait pour durer jusqu'à la fin sans tomber dans le cynisme ?

Que dire de la dernière lettre de Laurette Lepage à son archevêque ? Du haut de ses quatre-vingts ans et plus, elle se donne la peine d'interpeller les chefs de file civils et religieux en faveur des pauvres de chez nous et d'une Église bien incarnée.

Ces témoins persistent et signent, dirait le monologue Sol. Qu'ont-ils en commun, qu'avons-nous en commun, nous femmes québécoises, pour continuer à marcher d'un pas ferme vers une société humaine et solidaire, comme le symbolise si manifestement la Marche mondiale des femmes qui doit son origine à notre Marche du pain et des roses (1995) ?

La saveur qui vient des racines

La notion de fidélité dans la durée me vient d'abord de mes racines familiales et sociales, indissociables des premières expériences vécues en Église. De saison en saison, je suis témoin de la ténacité de mes parents qui consentent au dur labeur commandé par le cycle des semences et des récoltes, sans jamais s'évader des besognes quotidiennes même si les résultats espérés ne sont pas toujours au rendez-vous.

Continuité et changement aussi, car mes années de jeunesse riment avec découverte du monde dans un coin de pays où résonnent les appels d'un curé dynamique à s'engager dans l'action nationale et syndicale et qui croit à l'éducation. Puis vint l'initiation à l'analyse sociale et à la militance par la JEC et les éducatrices qui nous accompagnaient à l'École normale.

Il s'agit d'expériences heureuses et structurantes qui font partie de mon histoire, de mon identité. Même si je conçois aisément qu'il n'en est pas ainsi pour tant

d'autres femmes, je sais que, si je prenais mes distances de l'Église, je me couperais de mes racines. Je me priverais des trésors de sagesse millénaire auxquels la tradition judéo-chrétienne m'a permis et me permet encore d'avoir accès. Je me couperais d'un courant mystique et prophétique plein de vie. C'est ma première raison de *durer*.

Nostalgie ou réalisme ?

L'histoire du mouvement des femmes au Québec fournit de multiples exemples de persévérance. Depuis le début du XX^e siècle, des figures de proue et des cohortes de femmes ont inventé des chemins pour mener à terme les réformes qu'elles jugeaient nécessaires, entre autres : accès à l'éducation supérieure, reconnaissance du droit de vote, de la capacité juridique de la femme mariée, des droits des femmes autochtones et des minorités visibles, accès aux métiers non traditionnels, etc.

Il a fallu que diverses générations mettent la main à la pâte. Si une figure de leader s'estompait, une autre surgissait pour reprendre le flambeau. Ainsi de Marie Gérin-Lajoie à Thérèse Casgrain jusqu'au bill 16 de Claire Kirkland-Casgrain. Plus de quarante années et une vingtaine de plaidoyers à l'Assemblée nationale pour obtenir le droit de vote ! La détermination de ces femmes d'action et de vision m'inspire et me permet tout autant de lâcher prise lorsque je ne vois plus comment poursuivre le chemin tandis que d'autres démontrent une

capacité à imaginer de nouvelles stratégies de marche et de ralliement.

En Église, je me trouve en face d'un criant paradoxe : tandis que les premières communautés chrétiennes ont affronté les lois de l'empire romain pour affirmer la liberté des femmes face au mariage, fut-ce au prix du martyr, vingt siècles plus tard, la même Église tarde à entrer dans la marche de l'histoire. Je m'en étonne davantage en lisant les propos révolutionnaires de l'apôtre Paul : « *Oui,*

Si je prenais mes distances de l'Église, je me couperais de mes racines. Je me priverais des trésors de sagesse millénaire auxquels la tradition judéo-chrétienne m'a permis et me permet encore d'avoir accès.

vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avec revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus ni esclave ni homme libre; il n'y a plus l'homme et la femme; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. » (Ga 3, 27-28). Quelle source d'espérance... et de ressort critique !

Comme plusieurs parmi nous, je constate que l'espoir des femmes en Église a baissé d'un cran depuis la publication du document romain sur « *Le sacerdoce exclusivement réservé aux hommes* » (1994) qui voulait clore le débat sur l'accès éventuel des femmes aux ministères ordonnés. Par ailleurs, une commission pontificale a reconnu récemment qu'il n'y a pas d'obstacle à l'ordination des femmes au diaconat. Ce qui a entraîné une mise

au point sur le statut du diaconat permanent, le distinguant du processus qui conduit à l'ordination presbytérale. Quelque chose se mettrait-il à bouger du seul fait qu'il existe divers courants théologiques et pastoraux au sein même des instances ecclésiales ?

Il m'arrive de penser que la plus grande révolution est justement celle qui touche aux relations profondes entre l'homme et la femme. C'est sans doute pourquoi les grandes religions sont confrontées au défi de revoir leurs systèmes de pensée et leurs pratiques normatives, enracinées dans une anthropologie qui ne tient plus la route. Je persiste à croire que l'Esprit de liberté à l'œuvre dans le monde continuera de libérer nos Églises des obstacles qui la privent de la contribution des femmes à sa mission.

Nous sommes déjà plusieurs à pied d'œuvre pour relever ce défi. Plusieurs à faire partie de ces « minorités créatrices » qui s'ingénient à renouveler les manières de prier et de célébrer, de s'investir dans les domaines de la théologie, de la spiritualité, de l'initiation chrétienne des jeunes, du travail pour le développement dans la justice et la paix, la réconciliation et la non violence. Le Règne de Dieu est à l'œuvre. « Ce qui importe, c'est le chemin, le travail à faire. »

1. Comte-Sponville, André. *La vie humaine*, Hermann Philosophie, 2007, p.114.